HARANGUE

DE LA NATION

A TOUS LES CITOYENS,

SUR LA NÉCESSITÉ

DES CONTRIBUTIONS PATRIOTIQUES.

PAR M. CÉRUTTI.



A PARIS,
Chez DESENNE, Libraire, au Palais Rnyal.

1789.

PRÉFACE.

On reproche à mes Ecrits un luxe d'images dont je ne puis me défendre ni me repentir. Ce n'eſt pas que j'ambitionne un ſtyle magnifique & brillant ; mais je traite des ſujets qui parlent à mon imagination : il faut bien qu'elle réponde. Malheur à elle ſi elle demeuroit muette & inſenſible !

Newton devient Poëte, diſoit d'Alembert, toutes les fois qu'il raiſonne ſur la Nature, ſur le Temps, ſur l'Eſpace. Le même d'Alembert cependant blâmoit dans Buffon ce qu'il admiroit dans le Géometre Anglois : c'eſt qu'il étoit Géometre lui-même & non Naturaliſte. Il étoit indulgent pour ſon Art, & ſévère pour celui qui n'étoit pas le ſien. L'eſprit géométrique qui meſure l'Univers, ne meſure pas auſſi bien ſes Rivaux.

Je ſuis bien loin de vouloir m'aſſimiler à

ces Hommes ſublimes : j'aime ſeulement à m'agrandir comme eux devant les grandes choſes. Regle générale : quand l'imagination charge un objet, elle eſt vicieuſe : quand elle l'anime, elle eſt utile : elle donne un corps aux idées & les jette vivantes dans l'eſprit des Lecteurs.

Les Publiciſtes qui regnent aujourd'hui, doués d'une politique toute ſpéculative, ont formé une eſpèce de Secte myſtique, qui, comme toute fauſſe Religion, a ſes dogmes ſuperſtitieux, ſon fanatiſme perſécuteur, ſon hypocriſie auſtère, & même ſon langage obſcur & barbare. Leur imagination n'eſt pas féconde en figures, mais en chimères. Leurs débats métaphyſiques ſur la Conſtitution Françoiſe pourroient ſembler auſſi ridicules & auſſi intolérans que les diſputes ſur la Conſtitution *Unigenitus*. Ils extravaguent ſur les billets d'Etat, comme l'on extravaguoit alors ſur les billets de Confeſſion ; en un mot, ils décompoſent la langue, la raiſon & le Gouvernement, pour ſe compoſer un Empire.

Celui qu'ils ont usurpé est très-étendu. Ils ont asservi à leurs opinions exagerées un Peuple ardent qui les exagere encore. Si les effets n'en étoient pas terribles, les excès en paroîtroient divertissans. Ce seroit un spectacle vraiment comique de contempler tous ces Prédicans-Législateurs, qui, sans aucune notion politique, fondent des Etats qu'un soufle renverseroit, & qui, ne considérant, ni les liaisons intérieures, ni les relations externes d'un Gouvernement, font de la Monarchie un systême idéal, & de la France, une Planete isolée du reste du monde.

Tels on nous peint les Illuminés du Mont-Athos ; tels on nous décrit les Pélerins des Croisades : les premiers, au milieu du jour le plus éclatant, ne voyoient que la lumiere bleue dont ils se croyoient environnés ; les seconds, pour délivrer leurs Freres du joug Musulman, exterminoient tous les Fideles qui refusoient de les suivre.

Ces événemens sont des leçons qui nous

apprennent combien la meſure eſt néceſſaire dans les principes politiques, & combien les idées extrêmes ſont contagieuſes dans les révolutions populaires. Plus alors on s'écarte du but, plus on croit approcher de la perfection. Fiers de leur égarement, les eſprits ne ſupportent aucun Contradicteur; ils ne ſouffrent pas même aucun Conciliateur : c'eſt un torrent qui emporte juſqu'au pont qui communiquoit aux deux rives; ou plutôt, ce ſont des aveugles qui ſe ſervent de leur bâton pour repouſſer leurs guides.

Et que dire à une foule énergumene à qui toute modération eſt ſuſpecte, & toute autorité, celle même de la Renommée, odieuſe? N'entendez-vous pas avec quelle facilité ils blaſphêment les noms de Monteſquieu, de Robertſon, d'Hume, de Mably! Il n'eſt pas queſtion, diſent-ils, de conſulter les Livres, mais de conſulter les lumieres du dix-huitieme ſiecle; comme ſi l'on pouvoit ſéparer les lumieres d'avec les Livres qui les ont répandues; comme

ſi ces Philoſophes avoient écrit dans le quatorzieme ſiecle, ou comme ſi le dix-huitieme ſiecle ne commençoit que depuis trois mois.

Cette exagération, au reſte, eſt un effet naturel d'une noble efferveſcence. Quand une liqueur généreuſe fermente, elle s'échappe avec plus de force qu'une liqueur commune. Le mouvement qui nous emporte aujourd'hui, eſt dû en partie à des impulſions perfides, & en partie à des impreſſions ſublimes : quand on ſe précipite dans la Liberté, on renverſe juſqu'aux barrieres qui la protégent.

Mais, comme l'a obſervé un Miniſtre attentif & profond, nous ne ſommes parvenus, malgré notre impétuoſité, que ſur les bords du précipice. A Dieu ne plaiſe que nous retrogradions vers l'eſclavage! Mais nous pouvons, mais nous devons retourner au plutôt aux bornes immuables de la Liberté légitime.

Le François a beſoin d'enthouſiaſme pour ſe détacher des vieux préjugés, & à plus

forte raiſon pour ſe détacher d'une erreur toute nouvelle. On ne ſauroit imaginer juſqu'à quel point l'a exalté, l'a enflammé, l'a transfiguré, le noble eſpoir d'affranchir la Nation. Mais il s'agit en ce moment de la libérer. Les contributions patriotiques ſont plus preſſantes peut-être que les armemens. Elles ſont auſſi plus difficiles. L'Orateur des ſubſides n'eſt pas auſſi bien écouté que celui des inſurrections. Voilà pourquoi j'en ai choiſi un accoutumé à tout obtenir. La Nation, haranguant elle-même les Citoyens, doublera, non leur richeſſe, mais leur zele. Je me ſuis fait Catéchiſte du Peuple dans un autre Ouvrage : dans celui-ci, je me fais ſon Miſſionnaire.



Citoyens François,

Je comprends ſous ce nom reſpectable, & ceux d'entre vous que l'on accuſe d'être Ariſtocrates, & ceux que l'on ſoupçonne d'être Démocrates. Quelques ſoient les raiſons ou les prétextes qui vous diviſent, je viens vous réunir ; j'eſpere vous rallier : j'apporte un lien tout puiſſant, un lien irréſiſtible, celui de la néceſſité.

Le nom de Philippe ou de Xercès réconcilioit tous les partis de la Grèce : le nom d'Annibal ou de Mithridate réconcilioit toutes les factions de Rome. Un nom plus effrayant doit étouffer toutes nos diſcordes & liguer tous nos intérêts, le nom ignominieux & conſternant de la banqueroute.

Ce n'eſt point dans les momens extrêmes du péril que le ſentiment a beſoin d'être

entraîné par l'éloquence. Lorſqu'au milieu d'une nuit tranquille, l'airain ſonore des Temples annonce à coups précipités les progrès d'un incendie, les citoyens éloignés accourent, les citoyens voiſins s'élancent pour arrêter la flamme. Lorſqu'au milieu d'une tempête maritime le bruit du canon avertit au loin qu'un vaiſſeau eſt prêt à périr, tous les vaiſſeaux de la même Nation, ceux même de l'ennemi, dirigent leurs voiles pour le ſauver. La France a donné le ſignal de la détreſſe. François, qui que vous ſoyez, c'eſt votre maiſon qui brûle, c'eſt votre navire qui menace naufrage !

Oui ; ſi l'horrible banqueroute n'eſt pas prévenue, n'eſt pas repouſſée par les efforts de tous, vous ſerez tous accablés par elle. La fortune publique, en tombant, endommageroit, mutileroit les fortunes particulieres qui croiſſent autour d'elle. Elles ſont toutes dépendantes les unes des autres ; toutes ſont liées au gouvernement ; toutes s'élevent ou s'abaiſſent avec les arts, le commerce & le crédit ; c'eſt un cercle

de bonheur ou de malheur, dans lequel chaque ligne ſe touche & ſe répond du centre à la circonférence. Si la chûte arrivoit, le premier coup porteroit ſur les claſſes induſtrieuſes; le ſecond coup frapperoit ſur les claſſes propriétaires, & le contre-coup écraſeroit toute la partie indigente de la ſociété.

Jettez un regard autour de vous; voyez déja combien languiſſent toutes les conditions laborieuſes, depuis que le tréſor public eſt en ſouffrance. Voyez le talent ſans emploi & la richeſſe en alarme, rompre l'alliance qui les uniſſoit: voyez les cités ouvrières devenues preſque oiſives: voyez Marſeille, Bordeaux, Lyon ſoupirer leur ancienne opulence: voyez Paris; la capitale des Arts eſt au moment d'en être le tombeau. Ce ne ſont pas les vils agioteurs, les créanciers tremblans qui ont arrêté le mouvement vital de l'induſtrie & du commerce. C'eſt la méfiance univerſelle; c'eſt la ſeule crainte de la banqueroute. Cette crainte ſeule a ſuſpendu tous les travaux, obſtrué toutes les communications, &

produit une ſorte d'apoplexie précurſive de la mort. Par le premier ſymptôme du mal, jugez de ce que ſeroit le mal à ſon comble.

Si cette expérience anticipée ne vous perſuade pas encore, interrogez l'expérience commémorative des ſiecles paſſés. Interrogez l'Eſpagne; elle ne s'eſt point relevée de la fameuſe banqueroute de Philippe ſecond. Tous les tréſors du Mexique & du Pérou n'ont pu reſtaurer cette ſtagnante Monarchie. L'expulſion des Maures, la défection des Bataves, l'inquiſition des Moines n'ont pas été pour elle une plaie plus incurable que cette cataſtrophe, & ce Peuple qui occupe un ſi vaſte eſpace ſur le globe, ſemble, depuis ce moment, inacceſſible aux arts des deux mondes. Philippe ſecond a fait, des colonnes d'Hercule, les bornes où s'arrêtent la philoſophie & la fécondité (1).

(1) L'Eſpagne, dit l'Auteur des Conſidérations ſur les richeſſes, a long-tems reſſemblé à ces Villes ſuperbes des Contes Orientaux, où tout eſt pétrifié.

Interrogez enſuite la France ; elle a elle-même de triſtes exemples à citer. La réduction frauduleuſe des Monnoies, le banniſſement inhumain des Juifs, la deſtruction parjure des Templiers, ont été des banqueroutes partielles qui, dans des temps barbares, troublerent le cours de la fortune Françoiſe. Nous ſavons que lorſque la tyrannie, ſi mauvaiſe calculatrice, expolia le riche & induſtrieux Jacques-Cœur, tout le commerce qu'il élevoit au berceau, retomba de l'enfance au néant. Nous ſavons qu'à cette époque des Manufactures naiſſantes diſparurent, & que les terres qu'elles faiſoient fleurir, frappées de ſtérilité avec elles, perdirent la moitié de leur valeur. (1) Nous ſavons que la révolution fameuſe, opérée par le ſyſtême de Law,

(1) Jacques Cœur avoit acquis de grandes richeſſes par le Commerce; il étoit Seigneur de quarante Paroiſſes. Ayant été diſgracié, on confiſqua ſes biens, & il fut condamné à une amende de quatre millions. Sa chûte entraîna celle de toutes les Maiſons de Banque & de Négoce qu'il avoit fondées, & l'intérêt de l'argent, qui étoit à dix pour cent, monta juſqu'à vingt.

quoiqu'infiniment moins étendue que le seroit celle qui nous menace, a été aussi ruineuse pour cet empire que la révocation de l'Edit de Nantes; qu'elle a dévoré plus de trois cent mille familles; qu'elle a gangréné les mœurs de ce siecle; qu'elle a, par une longue & maligne corrosion, influé sur les disgraces & sur les fautes d'un régne tout entier. Ceux de nos vieillards qui ont pris naissance en ces jours de douleur & d'opprobre, tremblent, frissonnent encore des événemens lugubres dont ils furent entretenus dans leur enfance. Le spectre de Law semble les poursuivre jusqu'à la tombe (1).

Laisserons-nous à notre postérité les mê-

---

(1) Dans l'effroyable secousse produite par le systême de Law, on vit en peu de jours les contrastes les plus extrêmes. Des Actionnaires, devenus opulens tout de suite, faisoient chauffer des ragoûts avec des billets de Banque. Une semaine après, les billets étant discrédités, ils mendioient de quoi vivre. Plus de dix mille Ouvriers sortirent de Lyon & se firent exterminer dans les bois & sur les grands-chemins.

mes ſouvenirs odieux, les mêmes récits lamentables ? Deviendrons-nous les inſtrumens coupables & les victimes malheureuſes des plus horribles calamités ? Acheverons-nous dans les convulſions le ſiecle des lumieres ? Marquerons-nous en traits de ſang l'ere de la liberté ?

Le ſignal de la banqueroute ſeroit celui du carnage. On verroit la Capitale & les Provinces en proie à tous les ravages, le commerce fuyant de toute part, l'abondance tarie, la ſubordination rompue. On verroit le trône inveſti, les temples dépouillés, les Palais en flamme, les Atteliers en pouſſiere. On verroit des millions d'Artiſans mendier en vain de l'emploi & de la ſubſiſtance, les inſtrumens du travail changés en inſtrumens de brigandage, des légions de pauvres devenues une armée d'aſſaſſins, les routes publiques fermées, les retraites ſolitaires aſſaillies, le Riche imprévoyant poignardé ſur ſon or. On verroit nos Négocians bannis de tous les ports étran-

gers, nos Négociateurs avilis dans toutes les Cours de l'Europe, le nom François rayé de toutes les transactions, & diffamé dans toutes les bouches. Peut-être verroit-on, au premier bruit de notre chute, s'élancer sur nous tous les Peuples environnants, qui épient d'un œil avide l'instant de notre dissolution; on les verroit peut-être, nouveaux Conquérans, modernes Vandales, franchir insolemment nos frontieres, inonder nos contrées, recueillir le fruit de nos discordes, anéantir celui de nos travaux, démembrer l'Empire François comme celui des Sarmates ou comme celui des Romains. Attila reparoîtroit au Midi, Raoul au Nord, Alaric au Levant, Edouard ou Bedford à l'Occident des Gaules.

Dans cette subversion universelle, dans cette invasion barbare, à quoi serviroit, je vous le demande, la magnifique législation qui se prépare? Veut-on organiser des ruines? Veut-on discipliner des cadavres? Veut-on symétriser des tombeaux, & d'une

conſtitution tardive faire une mélancolique & volumineuſe épitaphe (1)?

Ah! ſi nous voulons régénérer la France, ne laiſſons pas prolonger ſon agonie. Uniſſons-nous pour lui porter les ſecours les plus prompts; le mal deviendroit irréparable & le remède tardif, ſi les finances de l'Etat demeuroient plus long-tems dans la paralyſie. Citoyens François, voilà les déſaſtres qui vous menacent; de prompts ſacrifices peuvent ſeuls vous ſauver.

Lorſqu'une longue ſéchereſſe a épuiſé des terres fécondes, l'Agriculture altérée bénit juſqu'aux orages qui amenent des pluies ſalutaires. Nous avons invoqué de même la révolution, malgré toutes ſes tempêtes, dans l'eſpérance d'une meilleure

(1) L'inſurrection populaire qui exiſte aujourd'hui cauſeroit infailliblement, s'il y avoit une banqueroute, ces convulſions horribles qui n'eurent pas lieu dans les banqueroutes précédentes. Les Gardes Bourgeoiſes ſeroient impuiſſantes contre un tel mouvement & ſeroient intéreſſées elles-mêmes à la favoriſer, car toute cette Armée ſeroit compoſée ou d'Artiſans ruinés, ou de Rentiers dépouillés.

destinée. Le Tonnerre sauveur n'auroit-il grondé si long-tems sur nous que pour répandre la terreur ? Non ; la prospérité va descendre. Nous allons obtenir le prix de nos agitations ; nous allons respirer le calme des airs épurés ; nous allons retrouver la richesse qui nous fuyoit.

Le Génie qui veille sur la France nous en indique les moyens. Il a fondé en même-tems l'Empire & le cœur François, & il a espéré les miracles du Patriotisme. Travaillant de concert avec le Ministre, le Corps Législateur s'efforce de vaincre la fatalité par le dévouement ; & comptant sur vos vertus, il a prescrit, il a réglé vos sacrifices indispensables.

Le premier qu'il impose n'est point allarmant pour votre intérêt, & ne coûtera qu'à la vanité. C'est elle seule qui sera dépouillée en cette oblation dont la valeur réelle est assurée. La Loi ne vous demande qu'une privation momentanée de ces métaux précieux que l'Art a façonnés pour le Luxe, & par lesquels il a dimi-

nué la ſomme du numéraire ſans augmenter celle des plaiſirs.

Ce Luxe, en ſes déréglemens bizarres, en ſes débauches impolitiques (1), a été complice de tous nos déſordres. Il doit expier ſes crimes & les nôtres. Un des plus funeſtes a été ſon Anglomanie : par elle il encourage les Manufactures de nos rivaux ; par elle il décourage les Manufactures nationales ; par elle il fait, d'un traité de Commerce, une calamité publique ; par elle il nous enlève le ſcèptre de l'Induſtrie ; par elle enfin il diminue l'exportation de nos ouvrages, & il augmente chaque jour celle de nos tréſors.

Ceſt par-là, en grande partie, que notre numéraire a diſparu. Les perceptions interrompues, l'importation des bleds, l'émigration des Riches, l'abſence des Voyageurs, la fuite des capitaux étrangers que la méfiance emporte & ne rapporte pas ;

(1) Un homme d'eſprit a défini le Luxe, l'adultère de la Fortune. En effet, il enrichit les Familles bâtardes & deshérite les Familles légitimes de l'Induſtrie.

le discrédit de nos Banques & de nos Comptoirs, une année d'infortune, deux Administrations dévorantes, vingt complots destructeurs, tous ces malheurs accumulés par le sort, multipliés par l'imprudence, exagérés par l'imagination, grossis par les Journaux qui trompent l'Europe, ont mis le comble à la disette & au déficit de notre numéraire. Une partie de ce qui nous en reste, est enterrée par l'avarice, ou dépaysée par la vengeance.

La circulation des especes est pour le Corps politique ce qu'est pour les veines du corps humain la circulation du sang; sans elle, toute faculté mouvante est sans ressort : tout languit, tout meurt sans elle. Un numéraire fictif, un papier de confiance peut suppléer, il est vrai, la richesse réelle; il peut même contribuer à la vélocité des échanges & à la magie des entreprises. Voilà pourquoi l'on peut dire que l'or propage la culture autant que le fer, & le papier autant que l'engrais. Mais cette richesse idéale de-

mande toujours d'avoir pour voiſine & pour correſpondante la richeſſe réelle ; & la baguette enchantereſſe du crédit conſiſte à transformer ſans ceſſe le métal en papier & le papier en métal. Un Peuple, raſſaſié de papier & affamé d'or, ne peut vivre long-temps d'une pâture imaginaire. C'eſt alors que l'imagination effrayée ſe joint au beſoin, pour demander & redemander un aliment réel. Sans être réduits à cette diſette abſolue, nous éprouvons une véritable pénurie : pour la ſatisfaire, il nous faudroit, dans notre indigence induſtrieuſe, créer ou découvrir une mine féconde en or & en argent. Cette mine exiſte parmi nous.

Conſidérez, au milieu de vos Temples, au ſein de vos demeures, dans les aſyles dépoſitaires de votre luxe, tout le métal précieux auquel des mains habiles ont donné mille formes brillantes ; voilà le Pérou, le Bréſil au centre de la France ; c'eſt-là où la Patrie trouvera des filons d'or & des maſſes d'argent diſponibles.

De toutes les oſtentations de magnificence, il n'en eſt point de plus inutile au bonheur, ni de plus contraire à l'économie politique que cette augmentation progreſſive de vaiſſelle & de bijoux variés par la mode & recherchés par la vanité. C'eſt en même temps un retranchement aux revenus, une inſulte à la miſere, un larcin à la circulation.

L'or, l'argent & le bronze ont été deſtinés à être les valeurs repréſentatives de toutes les choſes commerçables. Ces ſignes abréviateurs des échanges & multiplicateurs des richeſſes, en circulant de main en main, vivifient le travail & alimentent l'induſtrie; la main qui les touche devient active, la main qui les répand devient féconde. Mais ſont-ils condamnés à n'être que les ſymboles du luxe, ils ne ſervent plus qu'à éblouir les regards, qu'à dorer l'orgueil, qu'à nourrir les arts frivoles en affamant les arts utiles. C'eſt détourner les ſources de l'abondance, & les diſſiper en canaux faſtueux ou en jets d'eau puérils.

C'eſt proprement ce qui conſtitue cette portion anti-productive & anti-morale du luxe (1), le fruit de la vanité aſiatique. C'eſt de l'Orient que les Grecs l'emprunterent. Rome l'apporta de ſes conquêtes. L'Aſie, où la Nature prodigue aux hommes les ſubſiſtances, a moins beſoin de mettre ſon or en circulation : elle peut l'entaſſer ſur ſes meubles ; mais l'Europe ne ſauroit diſtraire ainſi le cours de la richeſſe ſans s'expoſer au contraſte d'une folle magnificence & d'une honteuſe parcimonie. On voit ainſi, dans la faſtueuſe Italie, des Egliſes ſuperbement parées & des Fideles couverts de haillons. On y contemple de ſomptueux Palais qu'habite la

(1) Le luxe eſt l'emploi ſtérile des hommes & des matieres. Rien n'eſt avantageux que ce qui a pour objet la fécondité ; c'eſt la tendance invariable de la nature. Modifiant ſans ceſſe tout ce qui exiſte, elle ne détruit que pour reproduire. La reproduction doit être l'objet de l'inſtitution de toute ſociété. Le luxe modifie tout, mais ne reproduit rien ; il détruit même à grands frais ; & ſi on l'abandonnoit à ſon eſſor, une grande Capitale repréſenteroit l'image d'un vaſte Océan où ſe promeneroient quelques baleines. *Conſidérations ſur les richeſſes*, p. 113.

mollesse & qu'environne la mendicité. A côté des ruines de l'antiquité, dont l'aspect est si auguste, on trouve, à chaque pas, les ruines de la pauvreté, dont le spectacle afflige & humilie. Le temps & le luxe rongent à l'envi cette Contrée célebre.

Je sais qu'au milieu d'un Peuple opulent & nombreux, la richesse peut former des thésaurisations oisives & des monumens stériles. Je sais que des amas de métaux précieux, tristement réduits à ne représenter que de pompeux simulacres, peuvent, dans le besoin, retourner de la vanité à la circulation : mais ils n'y reviennent qu'après une déperdition immense. Une portion du métal s'est évanouie par l'usage, & une portion de la valeur a été sacrifiée à la mode & à la fantaisie. Calculez, s'il est possible, cette déperdition continuelle, faite par l'Etat ; comparez ce que les Arts nécessaires & fonciers ont perdu, avec ce qu'ont gagné des Arts frivoles ou moins importans ; vous trouverez un résultat douloureux : vous verrez que la vaisselle

& les bijoux, qui ſemblent enrichir les familles & les talens, appauvriſſent la population, l'agriculture & juſqu'aux métaux.

Voilà un dépôt infructueux, ou une heureuſe réſerve, que redemande aujourd'hui le numéraire ; voilà une pompe mal-entendue, que l'Etat veut convertir en richeſſe ſecourable. Ah ! ne lui diſputez pas un bien dont il ſera reconnoiſſant, même après l'avoir payé ! Sûrs d'en recevoir le prix effectif, ſacrifiez-en la jouiſſance imaginaire ; vous n'y perdrez qu'une oſtentation inutile & même indécente. Eſt-ce dans le moment que la Patrie eſt en deuil & le Royaume en péril, eſt-ce dans le moment où vos Concitoyens ſont dans la plus extrême indigence, que vous étalerez ſans pitié & ſans pudeur les marques ſuperbes d'un faſte ruineux ?

Un Souverain, ami du Peuple, des mœurs & des Loix, vous a donné l'exemple. Son auguſte compagne s'eſt empreſſée de le ſuivre. Ce ſexe, à qui la Nature enſeigne tous les ornemens, & à qui la vertu perſuade

tous les ſacrifices; ce ſexe, qui porte juſqu'à l'oubli de ſoi-même tous les ſentimens généreux, s'eſt ſignalé dans ſon offrande patriotique : des femmes Artiſtes ſont venues au milieu de l'Aſſemblée Nationale dépoſer les faux brillans de la beauté, & ſe montrer dans une parure nouvelle, dans celle de la piété romaine.

Quel exemple pour la piété chrétienne! Pontifes des Autels, le ſang ne coule plus dans les Temples, mais le faſte les profane. Que fait, dans le ſanctuaire des vertus, cet or ſacrilége & cette pompe mondaine, qui ſemble là pour démentir l'Evangile? Eſt-ce ſur une croix d'or qu'expira le Chriſt? Eſt-ce dans une coupe argentée qu'il verſa les larmes de la rédemption? Les Apôtres étoient-ils chargés de ce luxe maſſif qui défigure leurs ſtatues? Êtes-vous les gardiens des idoles plutôt que les appuis des malheureux? La véritable piété s'eſt fait entendre. Un Prélat diſtingué, qui prêchoit l'aumône aux Peuples, a prêché l'humanité aux Egliſes. Perſuadé que la

ſolemnité du culte ne conſiſte point dans les parures de l'orgueil ni dans les richeſſes matérielles, il a promis à l'Etat tous les trophées de la ſuperſtition. La Religion a ratifié ſa promeſſe du haut des cieux. Elle a dit : vaſes brillans, flambeaux ciſelés, pierres précieuſes, transformez-vous en pain! *Lapides iſti panes fiant* (1).

François! réſiſterez-vous aux vœux de la Religion? réſiſterez-vous aux beſoins de la Patrie? réſiſterez-vous aux exemples de la générosité? Non, non : au premier cri de l'Etat, chaque Citoyen s'eſt armé, & a repouſſé juſqu'à la dernière ombre du deſpotiſme : aux cris répétés de l'Etat, chaque Citoyen, non moins héroïque,

(1) Les ſeules cloches des Egliſes ſont évaluées à un milliard. La plupart des Temples de nos Capitales ont d'immenſes ſonneries. On compte quarante-ſix mille Paroiſſes villageoiſes, ayant chacune une, deux, trois cloches. En fondant celles qui ſont inutiles, on augmenteroit le numéraire, on diminueroit le bruit, & on auroit même un capital dont le revenu ſuppléeroit une partie des dîmes curiales.

apportera la portion ſuperflue de ſon opulence, pour ranimer par elle la richeſſe circulante. Arrivant de toute part, l'or & l'argent vont ſe fondre pour groſſir le fleuve du numéraire, qui, reprenant ſon cours, & dirigé par une main économe & ſavante, fécondera cet Empire qu'il ſembloit abandonner.

L'ignorance dira : que peut, dans une diſette immenſe, une reſſource ſi bornée ! Mais ſi l'ignorance ne ſait pas calculer, qu'elle ouvre du moins les yeux ; elle verra que l'argent ouvragé égale, ſurpaſſe peut-être en France, l'argent monnoyé. Elle peut juger auſſi de l'immenſité de l'ouvrage par la multiplicité des ouvriers. Elle peut en juger par la proportion de tous les revenus, dont on eſtime qu'une part annuelle ſe transforme en vaiſſelle & en bijoux. Elle peut en juger par l'étendue du luxe, qui embraſſe toutes les conditions. Elle peut en juger, enfin, par la quantité d'avares qui réaliſent, d'hommes faſtueux

qui veulent éblouir, & d'hommes vains qui veulent imiter (1).

Venant à l'appui de l'ignorance, l'érudition ennemie dira : ſous Louis XIV & ſous Louis XV la converſion ſubite de l'argent ſtérile en argent fécond, ne reſtitua pas au numéraire des ſommes conſidérables. J'en conviens : ſous le premier Roi, ce procédé économique produiſit douze millions, & ſous le ſecondil en produiſit quinze ; mais ſous Louis XIV le luxe, giganteſque à ſa Cour, n'exiſtoit preſque pas dans les Pro-

(1) Un Voyageur Anglois a obſervé qu'en France le capital de la vaiſſelle eſt proportionnellement beaucoup plus conſidérable que celui d'aucune autre Nation. Il l'évalue à un ſervice d'argent par tête, ce qui feroit une ſomme de plus de 650 millions. Dans Paris ſeul, la fabrication de la vaiſſelle occupe quinze mille individus. On y compte douze cens Maîtres Orfévres, dont trois cens Fabricans & douze cens Marchands. On fait monter à quatre mille ceux des Ouvriers qui travaillent pour leur compte. On évalue à 50 millions le capital annuel que la fabrication emploie. Parmi les matieres d'argent qu'elle fond, on compte pour 24 millions de piaſtres neuves. On ne peut que gémir de voir un ſi puiſſant germe de proſpérité publique auſſi triſtement enfoui. *Opinion d'un Créancier de l'Etat, par M. Claviere.*

vinces. Il gagna, de proche en proche, tout l'Empire ſous Louis XV ; mais ſon Miniſtre, en appellant le luxe à la ſubvention de l'Etat, fut contrarié dans cette opération ſalutaire par l'oppoſition fiſcale. Montmartel étoit l'ennemi de Silhouette, & il étoit le deſpote du crédit & le ſultan de la finance. Depuis cette époque, la magnificence mobiliaire s'eſt déployée ſans meſure, & le luxe en délire a voulu tout métamorphoſer. (1). Ajoutez que ſous l'un & l'autre régne l'eſprit public étoit dans l'abaiſſement. Vos aïeux, quoique magnanimes, étoient bien éloignés de cette électricité Nationale dont vous reſſentez la vive commotion. C'étoit d'illuſtres Eſclaves qui tenoient à de brillans colifichets, & qui les déroboient à l'avidité de leurs Maîtres. La noble liberté a briſé un ſceptre de fer, & repaîtri des cœurs d'argile. L'apothéoſe du deſpotiſme eſt abolie, & avec elle expire la Déité changeante des glorioles & des frivolités.

(1) Les Directeurs de la Monnoie nous apprennent que l'argenterie eſt plus que doublée depuis 1759.

Jalouſe de la révolution, la mauvaiſe foi s'écrie : de quoi ſervira un nouveau numéraire ? ne tournera-t-il pas au profit des Nations qui l'emportent ſur nous dans la balance commerciale & dans le change pécuniaire ? Chaque plat envoyé à la monnoie de Paris ne ſera-t-il pas un plat envoyé à Londres ? Logique banqueroutiere : car, ſi vous devez à l'Angleterre, ne faut-il pas vous acquitter avec elle, & rétablir ainſi le change & la balance ? Voulez-vous être pauvre pour vous diſpenſer de payer ? Logique non moins imprévoyante : en effet, pourquoi votre or déſerte-t-il vers les Rivaux de votre commerce ? parce que vous manquez d'or pour rendre la prépondérance à vos manufactures. Hâtez-vous de battre monnoie. Ayez de quoi ſtipendier vos Artiſtes & vous ceſſerez de ſoudoyer les Artiſtes Anglois. L'argent, malgré tous les liens, s'échappe vers les climats où tout abonde. Il refluera vers le vôtre auſſi-tôt que vous rappellerez l'abondance. La pauvreté rend Paris tributaire de Londres : la

richesse va rendre Londres vassal de Paris. Ce ne fut ni Turenne, ni Luxembourg, ni Villars qui affranchirent Louis XIV de l'Angleterre industrieuse, ce fut Colbert.

Voulez-vous accélérer votre indépendance du commerce étranger, imitez l'Amérique septentrionale. La premiere victoire qu'elle remporta sur l'Angleterre, fut de renoncer à toutes les marchandises qui en arrivoient. Cette résolution vigoureuse lui conserva ce qui lui restoit de numéraire. Seriez-vous incapables de ce régime prohibitif volontaire ? aimez-vous mieux rester captifs de l'industrie angloise que fideles à la vôtre ? François, Françoises, songez que chaque parure étrangere dont vous êtes revêtus, dépouille vos Artistes. L'Angleterre deviendra-t-elle pour nous ce que l'Inde a toujours été, un abyme où s'écoule notre or. Ainsi les métaux d'Amérique ne font que passer dans l'Europe, & vont s'engouffrer dans l'Asie (1).

---

(1) Dans la controverse qui s'est élevée sur le pri-

Le

Le zele que j'ai voulu réveiller s'éleve ici contre moi. Il m'accuſe de condamner au déſœuvrement la claſſe nombreuſe des Orfévres & des Bijoutiers. Mais qui ne voit que le défaut de circulation numéraire arrête ſeul en ce moment leur induſtrie ? Qui ne ſait que la proſpérité publique fera renaître leurs travaux avec elle ? En attendant, combien d'autres branches d'induſtrie vont devenir fécondes ! Au lieu de façonner l'or & l'argent, les Arts vont façonner des minéraux vulgaires & les revêtir de feuilles d'or & d'argent. Cette manufacture imitatrice pourra toute ſeule entretenir un peuple d'ouvriers. Celles de porcelaine

---

vilége exclusif de la Compagnie des Indes, on a négligé la queſtion la plus importante, ſavoir : *Quelle eſt la maniere de faire ce Commerce qui exportera le moins de numéraire*, ou ce qui revient au même, *qui détournera le moins de métaux qui doivent entrer dans le Royaume par l'effet des autres Commerces ?* Si c'eſt la liberté indéfinie, il n'y a plus à balancer, il faut lui livrer le Commerce des Grandes-Indes.

& de fayance reprendront auſſi un grand accroiſſement : au lieu d'une mine on exploitera une carriere (1).

La méfiance, adverſaire implacable, aveugle à toutes les lumieres & ſourde à toutes les raiſons, eſſaye de me combattre encore. Penſez-vous, me dit-elle, que les poſſeſſeurs de vaiſſelle, pour qui cet objet forme une perſpective contre les beſoins imprévus, conſentent à l'échanger contre des billets d'Etats qui, peut-être, ne feront jamais réaliſés? Crainte irréfléchie! La France eſt-elle inſolvable? Crainte injurieuſe à l'honneur François! Quoi! la Patrie frauderoit ſes Bienfaiteurs? Crainte offen-

---

(1) Les Riches qui voudroient avoir une vaiſſelle magnifique qui n'otât rien à la circulation de l'or & de l'argent, pourroient avoir recours à un métal auxiliaire & miparti des deux autres. C'eſt la platine. Elle n'eſt pas auſſi ductile, mais elle eſt auſſi brillante & plus ſolide que l'argent. L'Eſpagne eſt ſeule en poſſeſſion des mines qui renferment ce nouveau métal. Nos liaiſons avec cette Puiſſance nous faciliteroient une reſſource, ou plutôt une nouveauté ſéduiſante.

ſante pour l'Aſſemblée Nationale ! Les Billets d'Etat, donnés en échange de la Vaiſſelle, furent tous acquittés ſous Louis XV, ſous la ſimple garantie miniſtérielle : & ils ne le ſeroient pas ſous Louis XVI, ſous la garantie ſolemnelle de la Liberté ? Crainte ſordide, qui, pour retenir une parcelle de ſa richeſſe, renonceroit à une grande utilité générale, & même à un grand avantage particulier. Une portion morte de l'opulence, reſſuſcitée pour chacun, ranimera toutes les fortunes. Il en eſt peu qui ne ſoient obſtruées. Un nouveau courant débarraſſera les gênes du moment. Une circulation plus facile facilitera toutes les conſommations. Les Ecrains ſeront dégarnis, mais les Greniers ſeront plus abondans. Les tables ſeront moins ornées, mais elles ſeront mieux ſervies. Les Temples, les Palais perdront une décoration théâtrale, mais les Comptoirs gagneront une activité productive, & les Fermes une fécondité réparatrice.

Ce n'eſt donc pas expoſer ſon argent,

& encore moins le perdre : c'eſt l'avancer avec fruit, & le placer avec avantage. Ce que j'ai appellé un Sacrifice, n'eſt donc qu'un prêt également utile au Citoyen & à la Patrie, qu'un bienfait réverſible ſur chaque Bienfaiteur.

Le véritable ſacrifice, celui qui eſt fait pour vous honorer, celui qui doit racheter l'Etat, Peuple généreux, le voici : c'eſt la nouvelle part, c'eſt la portion conſidérable, mais momentanée, que l'on demande, que l'on commande à tous les revenus. En l'impoſant à chaque François, l'Aſſemblée Nationale a conſulté la néceſſité publique ; elle a ſuivi le plan de la Sageſſe ; elle s'eſt ſouvenue de ſon engagement ſolemnel & de ſa miſſion primitive. Quel a été le motif primordial de ſa convocation, quel a été le poids irréſiſtible qui a écraſé tous les obſtacles ſemés ſur ſa route, quel a été l'inſtrument qui a changé les baſes de ſon exiſtence, & renverſé celles d'une Ariſtocratie juſques-là inébranlable ? C'eſt le déficit. C'eſt le Spectre menaçant

de la Banqueroute, debout à côté du Trône, intimidant la Cour, ameutant le Peuple, domptant l'Armée, & forçant le Sceptre à plier devant la Loi. Voilà le Créateur, & pour ainsi dire le Magicien qui a rappellé de la tombe & replacé sur le char de triomphe l'Assemblée Nationale. Aussi, le premier usage qu'elle a fait de sa puissance, a été de mettre la dette de l'Etat *sous la sauve-garde de l'Honneur & de la Loyauté Françoise.* Cette expression de sentiment & de justice est un contrat signé par tous les Représentans d'un Peuple fidele. Il ne peut être violé ce contrat généreux, sans que l'élite des François n'en devienne l'opprobre, & sans que le Corps des Législateurs ne paroisse une Société de Parjures. Cependant, ce serment n'a pas suffi pour rassurer les Créanciers de l'Etat; il n'a pas suffi pour ramener le crédit fugitif & la confiance égarée. C'est qu'une promesse, qui dépend des mouvemens de toute une Nation, semble toujours incertaine, pendant que cette Nation est agitée & flottante.

C'eſt que l'on attend le retour de l'ordre public, avant que d'y attacher le reſte de ſa fortune. A côté des promeſſes, à côté des ſermens, à côté des paroles les plus auguſtes, il faut donc placer des baſes dont l'étendue & la ſolidité répondent aux engagemens. La ſeule, peut-être, capable de remplir cet intervalle immenſe qui ſe trouve entre la recette & la dépenſe, entre la confiance & la terreur, c'eſt celle qu'a propoſé le Miniſtre, c'eſt celle qu'a décrété l'Aſſemblée.

Citoyens François, vous avez paru cependant effrayés au ſeul nom de cette impoſition nouvelle. La croyez-vous inuſitée ? Deux fois la Hollande en a fait une ſalutaire épreuve : elle s'eſt rédimée, elle s'eſt régénérée deux fois de cette maniere ſubite. La croyez-vous trop prompte ? Elle ſe diviſe en pluſieurs années, afin d'en faciliter l'accompliſſement & d'en adoucir la charge. La croyez-vous exorbitante ? Comparez l'étendue du danger avec celle du ſacrifice, & vous trouverez ce dernier

bien borné. La croyez-vous déplacée en ce moment? Evaluez les bénéfices de toutes les réformes actuelles, évaluez tous les autres impôts dont vous vous êtes libérés, & vous verrez que le moment des affranchissemens marque le moment des efforts. La croyez-vous inégalement répartie? Elle atteint toutes les fortunes; elle embrasse toutes les conditions; elle puise également dans le porte-feuille du Millionaire, dans le champ du Cultivateur & dans l'attelier de l'Artiste; elle a pour cadastre la conscience, & pour dénombrement la population. En connoissez-vous une autre qui puisse la remplacer? Toutes celles qu'on a imaginées avant celle-là, ont montré des inconvéniens qui les ont fait proscrire. Enfin, croyez-vous que l'on puisse, ou s'en passer, ou la différer encore? Si elle est retardée, la France périclite; si elle ne réussit pas, la France est perdue. En deux mots, cet expédient est nécessaire. Cet expédient est unique: il doit donc être accueilli avec soumission; que dis-je? il doit être accepté avec reconnoissance.

Que penser donc de ces esprits désapprobateurs & réfractaires qui, non contents de se détacher de l'intérêt public, veulent en détacher tous leurs Concitoyens; qui dissimulent la nécessité; qui exagerent la charge; qui, au lieu d'allumer leur zèle au feu du patriotisme, s'efforcent de l'éteindre dans tous les cœurs?

Je distingue ces esprits diffidens en trois classes. La premiere renferme tous ceux qui, dépourvus de logique, ne peuvent appercevoir les rapports existant de près ou de loin entre toutes les fortunes.

Que nous importe le crédit? Les aveugles! ignorent-ils que le crédit n'est que la confiance; que sans elle la probité même ne peut contracter, ni la fortune fleurir? ignorent-ils que le crédit seul représente l'avenir & multiplie le présent; qu'il rapproche les distances; qu'il applanit les difficultés; qu'il féconde jusqu'à la disette? ignorent-ils que la plus vaste richesse ne peut exécuter qu'en petit, & que le crédit

ſeul travaille en grand ? Sans lui, l'Angleterre ne ſeroit qu'une Iſle commune, l'Amérique libre un continent eſclave, la Hollande un marais, Geneve un hameau, les cantons les plus floriſſants de Suiſſe des rocs ſtériles. Voyez nos plus ſuperbes cités : depuis que le crédit les abandonne, la famine les aſſiége.

Que nous importe, diſent-ils, que la Capitale & les Capitaliſtes périſſent ? Les inſenſés ! Ils conſiderent les propriétés, & ils ne conſiderent pas les conſommations. Ils veulent ſoutenir, ils veulent rehauſſer la valeur de leurs biens, & ils conſentent à diminuer & à ruiner les acheteurs. Ils parlent de population, & ils tuent de ſang froid deux cent, trois cent mille familles qui en font vivre un million ou deux. Ils parlent de commerce & d'opulence, & ils déchirent les relations du commerce & ils deſſéchent les ſources de l'opulence. Schmit a fort bien comparé une banqueroute à une ſource perdue. Cette perte, dit-il, appauvrit non-ſeulement le lieu originaire d'où

partoit la ſource, mais tous ceux qu'elle arroſoit dans ſon cours. Vous ſacrifiez ſans remords la Capitale & les Capitaliſtes ! Mais avec eux tombera toute la Monarchie. Vous coupez le point de la correſpondance. Vous abattez le lieu d'obſervation. Vous détruiſez l'entrepôt univerſel d'où partent tous les ſecours, d'où refluent toutes les richeſſes, foibles quand elles ſont éparſes, toutes puiſſantes dès qu'elles ſont réunies. Réduite à elle-même, chaque Province s'épuiſera au moindre effort & implorera envain les Provinces voiſines qui craindroient de s'épuiſer comme elle. La vaſte circonférence de vos frontieres ne pourra plus ſe défendre par une force proportionnelle. Ce port de Breſt, ce port de Toulon qui aujourd'hui peuvent dominer l'Océan & la Méditerranée, domineroient à peine leur rade. Notre navigation, au lieu de partager l'empire de Neptune, embraſſeroit à peine ſes côtes maritimes. Enfin, il en eſt d'une banqueroute comme d'un tremblement de terre qui, par des

ſouterrains inconnus & des paſſages rapides, renverſe à la fois les villes & les villages les plus éloignés, & dans un ſeul inſtant fait chanceler tout un Royaume.

La ſeconde claſſe eſt compoſée de ceux qui ne manquent pas de logique, mais qui privés de juſtice & de générosité veulent bien recueillir leur part des bénéfices publics, mais refuſent d'y contribuer de la leur ; c'eſt le brigandage de l'égoïſme. Quelques-uns le cachent ſous le voile de la pauvreté ; d'autres ſous le maſque de la philoſophie ; d'autres l'étalent avec impudence. De faux coſmopolites oſent ainſi apoſtaſier du patriotiſme ; au moment de ſervir leur nation, ils l'abjurent. Transfuges & pirates tour à tour, ils laiſſent périr le vaiſſeau de l'Etat après l'avoir pillé. Ces monſtres heureuſement ſont en petit nombre. Le cœur françois, l'honneur françois n'ont point de ſemblables, n'ont point de rivaux dans l'Univers.

Citoyens François, quelque ſoit votre profeſſion, vous avez fait vœu de patrio-

tiſme : il vous engage aux ſacrifices généreux. Souvenez-vous de ceux que firent vos ancêtres pour la délivrance de François Ier, pour celle du Roi Jean, pour celle de Charles VII ; l'amour de la Patrie ſeroit-il moins paſſionné que l'amour des Rois, & l'eſprit républicain ſeroit-il moins grand que l'eſprit chevalereſque ? Souvenez-vous des promeſſes qu'ont fait, qu'ont répété vos Parlemens, vos Communes, votre Clergé, votre Nobleſſe. Sire, diſoient-ils au Roi, aſſemblez votre Nation & tout ſon ſang, & tous ſes tréſors couleront pour vous. En vous affranchiſſant du joug de l'eſclavage, vous êtes reſtés liés à celui de l'honneur. Oui, la Nation Françoiſe paiera ſa liberté auſſi noblement qu'elle l'a conquiſe. L'eſclave, affranchi par ſon maître, conſerve toujours un eſprit ſervile ; mais l'eſclave, affranchi par lui-même, exalte tous ſes ſentimens, aggrandit toutes ſes idées. Ne craignons donc pas, en cette époque brillante & vigoureuſe, les précautions avares, les retenues perfides, les

miſérables aſtuces des temps efféminés & corrompus. Eſpérons au contraire la franchiſe & l'affluence de l'émulation. Tout le monde ſe fait pauvre quand il faut donner à la tyrannie, tout le monde ſe croit riche quand il faut donner à la liberté. Chaque préſent ſemble alors un *ex voto* ſuſpendu dans le temple de la Patrie.

Il eſt une troiſiéme claſſe de contradicteurs, dont j'évitois preſque de parler, de peur de m'abandonner à l'indignation, ou de combattre des fantômes. On dit qu'il exiſte parmi vous, ô Citoyens françois! des génies malfaiſans qui ſement en tout lieu la méfiance & la diſcorde;

Qui dirigent, du ſein des ténébres, les complots, les ravages;

Qui, placés ſur des hauteurs inacceſſibles, ainſi qu'on peint les Négromans, contemplent d'un œil voluptueux & féroce, les orages qu'ils ne ceſſent de ſuſciter;

De qui la voix tonnante invoque le crédit, & le conſterne & l'atterre;

Qui attachent aux principes le fil de leurs trames;

Qui diſſolvent tous les nœuds & n'en laiſſent refaire aucun;

Par qui le Peuple eſt réduit aux révoltes pour tout travail, & aux fureurs pour toute ſubſiſtance;

Qui portent l'incendie dans toutes les parties de l'Adminiſtration & ſonnent le tocſin contr'elle;

Qui voudroient faire de la France un Royaume ſans Roi, ſans Miniſtres, ſans Tribunaux, ſans Armées, ſans Tréſor;

Qui ont tué le deſpotiſme, pour en hériter;

Qui ont affranchi l'Imprimerie, pour l'aſſocier à leurs vengeances;

De qui la plume acharnée boit le ſang & l'impoſture;

Qui conjurent la diffamation des meilleurs Citoyens & la ruine de l'Etat;

Qui, par une contremarche ſouterreine, arrêtent, ſans ceſſe, la marche de la réforme & de la légiſlation;

Qui par des explosions combinées font une ruine à chaque fondation;

Qui, comme Arimane, corrompent chaque germe de bien au moment qu'il se développe.

On dit que ces génies malfaisans existent: on dit qu'ils existent dans le sanctuaire même de la Législation : on dit qu'ils appuyent sur elle le lévier des complots pour soulever toute la France: on dit qu'ils portent en même-temps la Toge sénatoriale, la hache des Licteurs, & les poisons de la satyre : on dit . . . . . . ; mais non, de pareils hommes n'existent pas ; l'imagination effrayée ou le ressentiment exagérateur ont seuls forgé ces Démons invisibles & invraisemblables.

On s'est rappellé ces Conjurés atroces, qui ont ensanglanté les siécles passés ; on les a confondus avec ces génies indépendans, si communs en France, à qui tout fait ombrage, & qui craignent sans cesse de retomber sous le joug de l'opinion ou de l'autorité.

Qu'ils ſe raſſurent ; qu'ils ſe repoſent ſur l'œil vigilant de nos Légiſlateurs ; qu'ils ſe confient à la ſageſſe providentielle d'un Miniſtre chéri ; qu'ils dédaignent, comme lui, la calomnie. Elle aſſiége vainement le laboratoire du juſte ; tranquille ſur lui-même, agité pour nous ſeuls, il acheve en ſilence les plans réparateurs de l'ordre public. Secondons ſes efforts magnanimes. Joignons-nous à lui pour rallier le peuple à l'intérêt public; proclamons des ſacrifices néceſſaires. Diſons aux ſacrificateurs qui ſe préſentent ; vos offrandes ne ſeront plus dévorées par l'Ariſtocratie; elles retomberont en bienfaits ſur vous ; les beaux jours de la France vont renaître ; un ſiécle de merveilles ſe prépare. Eſprits turbulens, n'étouffez pas nos deſtinées ; Riches avares, ne diſputez pas la rançon d'un Empire. Vos libéralités réunies vont ſauver les générations préſentes & allaiter en quelque ſorte les générations futures.

REMARQUES

SUR QUELQUES ARTICLES IMPORTANS.

Ire.

Le Miniſtre a demandé un decret pour le rétabliſſement de l'ordre public. Ceux, qui vivent des déſordres, s'affligeront s'il l'obtient. Pour peu que l'on tarde, il deviendra impraticable. L'anarchie des Diſtricts, l'empire des Orateurs, les convulſions de la Populace ne permettront plus d'autre remede qu'une guerre civile. La déclaration de cette guerre commencera par le manifeſte de la famine. La circulation des bleds eſt devenue auſſi difficile que celle du numéraire ; les fermiers veulent la liberté ; les Villes exercent la violence ; le Gouvernement, rendu ſimple ſpectateur, ne peut intervenir que pour payer ; on le déſarme & on l'épuiſe en même-tems. Le manque d'autorité, le manque d'argent, le manque de bled, quelles ſources de révolutions !

II[e].

La France, en ce moment, semble, comme l'Espagne, hors du chemin des autres Nations. Nos troubles écartent les étrangers. La Littérature & les Sciences sont devenues des étrangeres en quelque sorte. On diroit qu'elles ont fui avec les Princes; on ne s'attendoit pas à cette liaison si peu naturelle. Le fait est que la folle politique & la discorde ayant tourné toutes les têtes, il ne reste pas de place aux idées tranquilles. On voit par-tout des drapeaux flottans, & le peuple ne s'apperçoit pas qu'il fait la guerre aux Arts. Qui reconnoîtroit, en voyant les François d'aujourd'hui, qui reconnoîtroit cette Nation réputée si sociable & si légere! En calculant tout ce que nous perdons par la disparition des Voyageurs étrangers, par l'émigration de nos exilés volontaires, & par la cessation presque absolue de notre commerce bibliographe, nous trouverons que cela équivaut à la perte d'une grande Province; la haine ne regrette pas cette Province, mais la raison, la saine politique & le

bon goût desireroient la reconquérir. J'ose faire une question, ou proposer un doute qui ne doit pas être suspect de la part d'un Philosophe ; quels ont été les plus beaux jours, de ceux de Sylla ou de ceux d'Auguste ?

I I Ie.

L'Aristocratie semble l'élément de la France. Celle des Nobles & des Prêtres a dominé pendant plusieurs siécles ; depuis un tems, celle des Magistrats sembloit vouloir tout envahir ; celle de la Bourgeoisie regne aujourd'hui & n'est pas moins envahissante ; mais si elle n'est pas plus modérée, son regne sera court, & son invasion ne sera pas impunie. Ne vous y trompez pas, le peuple n'est attaché qu'artificiellement à la Bourgeoisie ; elle n'a secondé son insurrection que dans l'espérance d'être mieux. Il aspire à un dégré de bonheur dont il est digne, mais qu'il est impossible de lui procurer tout de suite. Lorsqu'il verra que son sort n'est presque pas changé, que la Bourgeoisie a tout pris pour elle,

il n'aura que deux partis à prendre, ou d'envahir toutes les propriétés, ou de s'attacher aux grands Propriétaires, & ceux-ci se serviront bien vîte de son retour pour rétablir leur despotisme. Ainsi viendront & reviendront toutes les vicissitudes, jusqu'à ce que chacun ait sa part. Le sage Shéridan l'a observé : la part de chacun est le seul lien durable qui attache chacun au Gouvernement. Un Ministre non moins sage l'a observé de même. L'Angleterre, dit-il, a joui pendant un siécle d'une prospérité non interrompue ; leur Constitution a trouvé le véritable accord de tous les intérêts existans ; elle fait le contentement du Monarque, celui des Grands & celui du Peuple.

I V.

L'esprit républicain est admirable pour exécuter de grandes choses ; mais il n'est pas aussi habile à les prévoir. Toujours en action, toujours en mouvement, toujours en dispute, il ne peut se recueillir pour combiner les causes, & présager les con-

ſéquences. Voilà ce qui a fait, de la Grece, un théâtre toujours animé & toujours changeant. La République Romaine, quoiqu'agitée, a été plus conſtante. C'eſt qu'elle avoit un Corps politique, deſtiné particuliérement à prévoir ; une Aſſemblée permanente, qui étoit pour ainſi dire la garde ſurveillante du Deſtin. Son Sénat contemploit, du haut du Capitole, la marche des événemens : c'étoit, ſi j'oſe ainſi parler, un obſervatoire placé ſur les confins du préſent, du paſſé & de l'avenir. Un Corps prévoyant, voilà, ſous le nom d'Adminiſtration, ou de Conſeil, ou de Sénat, ou de Municipalité, ce qui eſt eſſentiel à la ſtabilité d'un Etat quelconque, & ſur-tout d'une vaſte Monarchie dans laquelle les événemens naiſſent de ſi loin, & grandiſſent ſi vîte.

V.

La Royauté qui, ſoumiſe à la Loi, eſt une Divinité tutélaire, inſpiroit autrefois une ſorte d'idolatrie. En ôtant la ſuperſtition du mot, on a ôté la religion de la

chose. Non contens de la rabaisser, d'ombrageux Démocrates voudroient, ainsi que sous la premiere race de nos Rois, la ravaler au-dessous de la Mairie. Ce n'est pas la licence, c'est la crapule de la liberté. On s'est enivré d'illusions grossieres jusqu'à méconnoître, jusqu'à disputer, jusqu'à calomnier la Sanction royale. Considérons, de sang rassis, la progression effrayante de nos conquêtes. Nous ne demandions d'abord qu'à voter librement l'Impôt national. Nous avons exigé ensuite une juste part à la législation commune. Nous avons obtenu, presque sans l'espérer, la double représentation. Nous avons emporté, non sans de grands combats, la délibération par tête. Depuis ce moment, chaque pas a été un triomphe pour nous; mais si nous ne sçavons pas borner ou régler nos victoires, nous détruirons nos propres avantages. La distribution des trois pouvoirs peut seule les conserver en les circonscrivant. Mais, aujourd'hui, le pouvoir législatif est disséminé en cent mille assem-

blées discordantes ; le pouvoir exécutif est éparpillé en cent mille corporations militaires; le pouvoir judiciaire est par-tout immobile , ou par-tout abusif. On dit que c'est le passage du désordre à l'ordre ; moi, j'ai peur que tout ne se brise dans ce passage. Ce qu'il importe, avant tout, de raffermir & de rasseoir, c'est le pouvoir exécutif. L'Autorité sans Loi est un monstre dévorant ; la Loi sans autorité, un impuissant fantôme. L'Autorité est nécessaire pour protéger même la liberté. Si le pouvoir exécutif ne reprend pas tout son ressort & toute son activité, la législation nouvelle sera troublée par tous les Ordres dissidens, & les Législateurs eux-mêmes, de retour en Province, seront exposés à toutes les vengeances.

V I.

Warwick se faisoit nommer le défaiseur de Rois. Nous avons des gens qui voudroient défaire les Rois & les réputations. Ils les attaquent avec une rage merveilleuse. Ils voudroient faire tomber, non-seule-

meut les noms, mais les têtes. N'ont-ils pas tenté, à plusieurs reprises, de faire proscrire, par une tourbe énergumène, M. de la Fayette, M. Bailly & M. Mounier ?

M. de la Fayette a exercé son épée & son ame en Amérique. Wasington & Francklin semblent avoir trempé son esprit dans le leur. Il n'a jamais fait une faute dans les circonstances les plus embarrassantes, ni manqué une occasion dans les temps favorables. Il a cette intrépidité calme que le tumulte ne déconcerte point, & qui pacifie le tumulte. Tant qu'il se montrera au Peuple, on soulevera en vain le Peuple contre lui.

M. Bailly, sans apprentissage, est devenu un Homme d'Etat. Il a ce sens supérieur qui est toujours à sa place dans les positions même les plus neuves. Il est un de ces hommes rares, qui s'élevent & qui se soutiennent d'eux-mêmes. Son génie disponible s'étend aux plus vastes objets, & se plie aux convenances les plus justes.

O fatalité des diſputes ! ce même M. Mounier qui a, pour ainſi dire, préludé à la liberté françoiſe en rompant les fers d'une Province , eſt accuſé aujourd'hui d'en forger pour la Nation entiere. Et pourquoi ? Parce qu'il voudroit, en délivrant la Monarchie, maintenir le Monarque ; parce qu'appuyé ſur des principes invariables, il n'a point erré d'opinion en opinion, ni gravi d'excès en excès ; parce qu'enfin il redoute la licence de tous, autant que la licence d'un ſeul. M. Mounier a eu le courage d'attaquer le Deſpotiſme quand il régnoit; il n'a point la lâcheté de l'outrager dans ſa tombe ; il a l'audace de prédire les ſuites funeſtes de l'invaſion démocratique ; il a l'héroïſme d'y réſiſter , au péril d'en être écraſé lui-même : il fut le premier Athlète de la liberté politique , & il eſt réſolu d'en être le premier martyr. Ses deux crimes ſi puniſſables, ſont un peu de reſpect pour la Royauté , & un peu d'eſtime pour le Gouvernement anglois.

V I I.

Un Millionaire anglois disoit : « Si toutes » mes richesses étoient converties en deux » lingots d'or, j'en confierois volontiers » un à M. Pitt, & l'autre à M. Necker ». Nous ferions tous la même chose. Mais qui de nous voudroit confier, je ne dis pas un lingot, mais un écu, aux ennemis de ces deux Ministres ?

Ceux de M. Necker, quoiqu'implacables, lui pardonnoient, lorsqu'il se réfugioit dans les Alpes avec son génie & sa conscience ; mais il est retombé dans leur disgrace, aussi-tôt qu'il a regagné la route de Versailles & la confiance du Monarque. Ils essaient, contre sa vertu, des traits qui n'arrivent pas jusqu'à elle, mais qui arrivent jusqu'au Peuple. Ils ne cessent d'improuver sa doctrine, sans avoir pu encore la réfuter. Ils mettent tout leur esprit à obscurcir son génie. La haine qu'on a pour les Ministres fait seule écouter celle qu'ils ont contre lui. L'opinion publique l'a porté en triomphe jusqu'au pied du

Trône; & là, elle ſemble quelquefois l'abandonner à ſes injuſtes cenſeurs. Je ſuis plus courageux qu'elle. Séparant l'homme de la place, je l'ai célébré, quoiqu'il fût Miniſtre. Au milieu des factions changeantes, j'ai eu l'audace de la conſtance & de l'impartialité. De la conſtance, oui, me dira-t-on; mais non de l'impartialité: vous avez montré au contraire un acharnement d'admiration, non-ſeulement partial, mais indiſcret: profeſſant, en tout lieu, un enthouſiaſme aveugle, vous êtes allé débiter le panégyrique de votre Héros, juſques dans les cavernes de la Haine, & juſques dans les maſures de la Folie: vous avez attiré ſur lui le torrent des injures, & vous n'avez ſu en repouſſer aucune: toutes les objections que l'on vous a faites ſont reſtées ſans réponſes. Voyons ces objections.

On reproche à M. Necker d'avoir aſſemblé les Notables: valoit-il mieux aſſembler les Etats-Généraux de 1614 que tous les Parlemens venoient d'invoquer? Valoit-il

mieux aſſembler toutes les factions, déja établies, avant d'avoir eſſayé de les concilier; toutes les obſcurités qui ſe répandoient, avant d'avoir eſſayé de les éclaircir; toutes les matieres efferveſcentes qui alloient faire exploſion, avant d'avoir eſſayé de les neutraliſer? Sa Sageſſe prévoyoit cette exploſion terrible; ſa Sageſſe n'a pu la prévenir; nulle combinaiſon politique ne pouvoit l'éviter; des retards pouvoient du moins ſauver quelques débris; la précipitation auroit tout abattu. On provoqua les diſputes du préjugé pour diſpoſer les eſprits aux Oracles de la Raiſon. Eſt-ce une faute d'avoir compté ſur le bon ſens d'une Nation éclairée?

On reproche à M. Necker d'avoir accordé la double repréſentation, & d'avoir, par elle, interverti l'ordre monarchique. Mais le ſeul Adverſaire qui ait écrit contre lui avec talent & ſans fureur, M. l'Evêque de Blois, convient que ce bienfait, tant vanté par les uns, ou cette faute tant relevée par les autres, n'eſt ni une faute, ni

un bienfait, puiſque, dans tous les Etats-Généraux des temps paſſés, les Communes ont toujours envoyé une députation double de celle qui leur étoit aſſignée. Qu'a donc fait M. Necker ? Il a tourné en Loi une juſte proportion qui étoit tournée en abus. Je dis plus : quand les Communes n'auroient élu que cent Députés, ces cent Députés, choiſis dans la fermentation & arrivés dans la tempête, auroient ſuffi, par leur réſiſtance perſonnelle & par la réaction nationale, pour opérer tout ſeuls la révolution que les ſix cens Députés ont faite. Ainſi, l'inculpation faite à M. Necker eſt en même temps une injuſtice & une mépriſe. On croit que le principe des mouvemens extrêmes qui nous agitent, eſt au milieu de l'Aſſemblée Nationale : point du tout ; l'Aſſemblée n'eſt que la cauſe ſeconde : la cauſe premiere eſt dans la Nation. En effet, eſt-ce le poids de quelques Orateurs qui nous entraîne ? Non, mais le poids de douze ſiecles d'oppreſſion : la révolution étoit faite dans les ames avant qu'elle fût faite dans l'Etat,

On reproche à M. Necker de n'avoir pas, en accordant la double représentation, accordé en même temps la délibération par tête. On ne réfléchit pas que ce Jugement auroit paru alors un Despotisme ministériel. Ne falloit-il pas laisser cette liberté intacte à la Nation assemblée? Ne falloit-il pas laisser cette incertitude salutaire aux deux Ordres mécontens? Sans cela, n'auroient-ils pas refusé de nommer des Représentans? Tous les Parlemens du Royaume n'auroient-ils pas secondé leur résistance? Les troubles survenus à ce sujet, à l'ouverture de l'Assemblée, auroient précédé l'Assemblée, & l'auroient empêchée peut-être : on auroit eu des calamités générales, & l'on n'auroit pas eu des Etats-Généraux. La Prudence & la Justice, en temporisant, ont donc amené les trois Ordres à faire, d'eux-mêmes, une réunion impossible autrement.

On reproche à M. Necker d'avoir manqué de caractere & d'avoir chancelé entre les Partis opposés, au lieu de les dominer

tous. Mais il n'avoit d'autre miſſion, il ne pouvoit exercer d'autre autorité que celle de Médiateur équitable, de Modérateur patient. La Liberté auroit-elle voulu d'un Richelieu ou d'un Cromwel ? M. Necker a été entre les Ariſtocrates & les Démocrates, ce que le Chancelier de l'Hopital a été entre les Catholiques & les Proteſtans, utile à la Concorde, ſuſpect à la Paſſion, odieux à la Cour & aux Cabales. Ajoutez que ſes bons deſſeins manquoient d'appuis capables de les ſoutenir. La plupart des Miniſtres s'efforçoient au contraire de le renverſer lui-même. Ils y parvinrent; & c'eſt alors que l'Aſſemblée Nationale diſtingua le cœur de M. Necker à travers le nuage des Cours.

Le nuage des Cours n'eſt pas encore tout-à-fait diſſipé. On eſſaie même de répandre des nuages plus épais dans l'imagination des peuples. Des ennemis apoſtés, des amis apoſtats ont jetté des bruits défavorables ſur l'intégrité du Miniſtre. On a parlé d'agiotage, de monopole, de ma-

nœuvres ſur les bleds. La populace des Halles a mépriſé elle-même la populace des Impoſteurs.

On reproche à M. Necker d'avoir manqué de plan & d'inventions pour les finances. A-t-on oublié qu'à ſon avénement le Tréſor Royal étoit dans le néant, & le crédit dans le tombeau? Pouvoit-il créer la richeſſe publique comme Dieu créa le monde, avec une parole? Devoit-il dire: que l'or ſe faſſe, & l'or a été fait. *Fiat lux, & lux facta eſt*: étoit-il un Alchimiſte, un Minéralogiſte? Que pouvoit-il en un mot, ſi ce n'eſt ménager, cultiver, diſtribuer avec ordre le dernier filet d'or ou le dernier filon d'argent échappé à ſes prédéceſſeurs; donner au tems la latitude néceſſaire, & à la fatalité le cours inévitable; laiſſer croître, laiſſer mûrir une moiſſon nouvelle, & non la recueillir en herbe? Eſt-ce dans un moment de diſcrédit que l'on auroit pu haſarder un ſyſtême de finance dont les préliminaires n'auroient ſervi qu'à exciter les frondeurs, dont les incertitudes n'auroient

fait

fait qu'allarmer les méfians ? toute opération nouvelle en finance exige ou le réveil du crédit, ou le sommeil des soupçons. Ce n'est pas au fort d'une tempête qu'on peut changer le mécanisme d'un vaisseau.

On reproche à M. Necker la surséance prolongée de la Caisse d'Escompte. Après la défaite de Chéronée, l'Orateur le plus sage de la Grece fit passer une Loi pour armer les Esclaves. L'Orateur le plus véhément intenta un procès sur cette Loi odieuse aux Athéniens. L'Accusé ne répondit que ces mots : *Ce n'est pas moi qui ai tracé la Loi, c'est l'épée de Philippe* (1). A l'épée de Philippe on oppose la baguette d'Armide. M. de Calonne, a-t-on dit, placé dans une circonstance pareille, ressuscita, comme par enchantement, le crédit, en ouvrant hardiment la Caisse. Mais peut-on comparer deux époques si différentes ? Celle où le déficit étoit encore un monstre ignoré,

(1) Longin, Traité du sublime, page 189.

& celle où il étoit connu, exagéré dans toute l'Europe ; celle où la confiance n'étoit que bleſſée légerement, & celle où elle étoit bleſſée à mort ; celle enfin où la Caiſſe n'étoit aſſiégée que par des Créanciers, & celle où elle étoit aſſaillie par des Conſpirateurs (1) ?

On reproche à M. Necker les emprunts. Qui ſont ceux qui l'accuſent des emprunts faits pendant la guerre ? Des Miniſtres qui ont emprunté dans un tems de paix ; des Courtiſans qui ne veulent pas qu'on emprunte, ni qu'on impoſe, ni qu'on réforme, & qui veulent qu'on paye. Après avoir blâmé ſes emprunts d'autrefois, ces hommes inconſéquens blâment ſes taxes d'aujourd'hui : comment, diſent-ils, M. Necker n'a d'autre ſecret pour libérer l'Etat que de le

(1) Voyez l'Ouvrage qui vient de paroître, ſous le titre d'*Origine de la Caiſſe d'Eſcompte*, *&c.* C'eſt une réfutation ſavante & complette de tout ce que l'on a écrit & récrit contre cette Banque de ſecours, fondée par M. Turgot, ſoutenue par M. Necker, & attaquée par des Ecrivains auxquels on peut appliquer ce vers de la Fontaine ;

Quittez-moi cette ſerpe, inſtrument de dommage.

taxer ? Ces gens-là admirent M. Necker plus qu'ils ne croyent, car ils exigent de lui l'impoſſible ; ou plutôt ils voudroient le deshonorer en le réduiſant à la banqueroute.

On reproche enfin à M. Necker ſon orgueil. Cet orgueil eſt celui de la proſpérité vertueuſe, celui de l'adverſité intrépide, celui des travaux importans & utiles, celui de l'héroïſme ſimple & déſintéreſſé : je le ſouhaite à tous ſes adverſaires. Ils me répliqueront : Et vous qui l'exaltez, êtes-vous ſans intérêt ? Non ; je reconnois franchement que je m'intéreſſe à tout le bien qu'il fait & à toutes les vérités qu'il enſeigne. Je préleve ſur cela deux grandes parts pour moi ; le bonheur d'être inſtruit, & le charme d'être ému.

Je réſume cette longue remarque. On reproche à M. Necker tout ce qui ne dépend pas de lui. Lorſqu'une révolution eſt dirigée par un grand homme, elle s'arrête à la borne de ſes principes ; mais lorſqu'elle eſt conduite par un corps nombreux, elle

ſuit, à travers les événemens, la marche des paſſions ou celle des opinions tumultuaires. La Métaphyſique, la Vanité, l'Ambition, la Vengeance, ſe diſputent alors un Etat. La Métaphyſique voudroit en faire un Roman, la Vanité un Théâtre, l'Ambition un Champ de bataille, la Vengeance un Déſert.

ADDITION ſur la journée du 6 Octobre.

Cet Ecrit venoit d'être imprimé à la hâte, lorſque l'imprudence de quelques Hommes de la Cour a occaſionné une nouvelle tempête populaire. Ce n'eſt pas à moi d'excuſer les fautes de l'Ariſtocratie, ni de condamner les inſurrections du Patriotiſme. Je me bornerai à deux obſervations, l'une ſur les Orateurs qui ameutent la multitude, l'autre ſur les faux bruits que les différens partis répandent. Les Orateurs, chaſſés du Palais-Royal par la vigilance municipale, ſe ſont réfugiés dans une fortereſſe imprenable, les Halles. Les

faux bruits qui jusqu'ici ne circuloient que dans les ténebres, retentissent dans des Journaux publics. Leurs mensonges se détruisent, il est vrai, le lendemain, mais ils ont produit l'erreur & quelquefois l'émeute de la veille. Un événement, à double face, moitié effrayant, moitié consolant, va, selon toute apparence, anéantir ou affoiblir du moins le double danger des Orateurs & des faux bruits. C'est l'enlevement que Paris a fait de Versailles. Versailles, quoique peu éloigné de Paris, sembloit quelquefois en être à cent mille lieues. Les récits les plus invraisemblables, les complots les plus chimériques étoient crus sur la foi de la calomnie. On ne prenoit pas la peine de rien vérifier. Le séjour du Roi, de la Famille Royale, des Ministres & de l'Assemblée législative, rapproché de nous, va mettre sous nos yeux tous les mouvemens que chacun représentoit comme il vouloit à notre crédulité. La résidence royale à Paris rétablira, en quelque sorte,

la Royauté & la Capitale ; la Royauté, en lui donnant pour témoin & pour garde le Peuple lui-même ; & la Capitale, en y rappellant, avec la confiance & la paix, la richesse, le crédit, le commerce, les arts & les plaisirs. Car, quelque admirable Constitution que l'on donne à un Etat, il n'aura rien s'il n'a pas le bonheur. L'image même du bonheur est capable quelquefois de maintenir l'ordre public. Une Capitale sur-tout, telle que Paris, ne pourroit subsister dans le trouble & la défiance. La liberté doit être un meilleur ordre de choses & non le désordre de tout. O Paris ! si l'anarchie & la terreur ne cessent pas dans tes murs, n'espere plus te relever jamais. Tu étois un Colosse d'or, & tu seras à peine un Colosse de boue ! Une foule immense de Propriétaires, une foule innombrable de Voyageurs, en se séparant de toi, te relégueroient dans ton enceinte, & te détacheroient & de la France & de l'Europe. J'ai déja prophétisé ton sort ; mais je révoque une prédiction si noire, depuis

l'arrivée de ton Monarque. J'ignore ſi l'ivreſſe publique m'exalte moi-même, mais je regarde le retour du Roi à Paris comme le retour de tous les biens, & comme une réſurrection de la Monarchie.

Puniſſons les Auteurs de nos déſaſtres par le ſpectacle de l'ordre renaiſſant. Sans doute ils eſpéroient que la journée du 6 commenceroit la guerre civile. Il ſe repaiſſoient dans leur idée du ſang le plus précieux & des ruines les plus vaſtes. Le Peuple, crédule à ſes Inſtigateurs, mais animé par de meilleurs principes, a entendu la voix de l'Humanité. L'armée municipale s'eſt ſouvenue qu'elle étoit conduite par un Héros, armé pour les Citoyens, & non pour les Rebelles. Le Souverain, Pere facile & juſte, a mieux aimé ſuivre ſes Enfans avec bonté, que les repouſſer par la force. La fidélité françoiſe a éclaté au travers de la plus aveugle impétuoſité. Le triomphe de l'amour ne laiſſoit pas appercevoir celui de la violence. On paroiſſoit éloigner un Prince de ſes ennemis & non de ſa Cour.

On ſembloit transférer l'Idole du Peuple & non l'enlever. Roi vertueux & chéri, vous voilà au milieu de nous, entre deux Familles, celle de votre nom que l'on aime, & celle de vos Sujets que vous aimez. Vous voilà plus près de nos regards, &, par-là, plus près de nos cœurs. Vous voilà réinſtallé dans ce Palais qu'habitoit Henri IV. Le Château de Verſailles réveille des ſouvenirs allarmans. L'Eſpérance ſemble aſſiſe aux barrieres du Louvre. Là échoueront enfin les Perturbateurs de la France. De-là ſera proclamée cette Conſtitution qui ſera pour nous un Monument bien plus auguſte que cette Colonnade tant vantée & juſqu'ici déſerte. C'eſt-là que le Peuple s'accoutumera à révérer & à chérir tout ce qui vous appartient.

Peuple François ! ſouffrez que je vous parle à cœur ouvert. J'ai défendu le premier la cauſe de la Liberté ; je mourrai dans ce ſentiment ; je voudrois le communiquer au Monde entier ; mais ce ſentiment peut-il

être utile aux Hommes s'il eſt ſans regle ?

La Liberté des Citoyens conſiſte-t-elle dans la domination inſolente de tous ?

La Liberté de l'Etat conſiſte-t-elle dans la diſſolution de tous les pouvoirs ?

La Liberté du Commerce conſiſte-t-elle dans la violation de toutes les Loix commerciales ?

La Liberté de la Preſſe conſiſte-t-elle dans le déchaînement de tous les Libelliſtes ?

Ecoutez ces Libelliſtes incendiaires :

Au nom de la Nation, ils vous ſoulevent contre l'Aſſemblée Nationale.

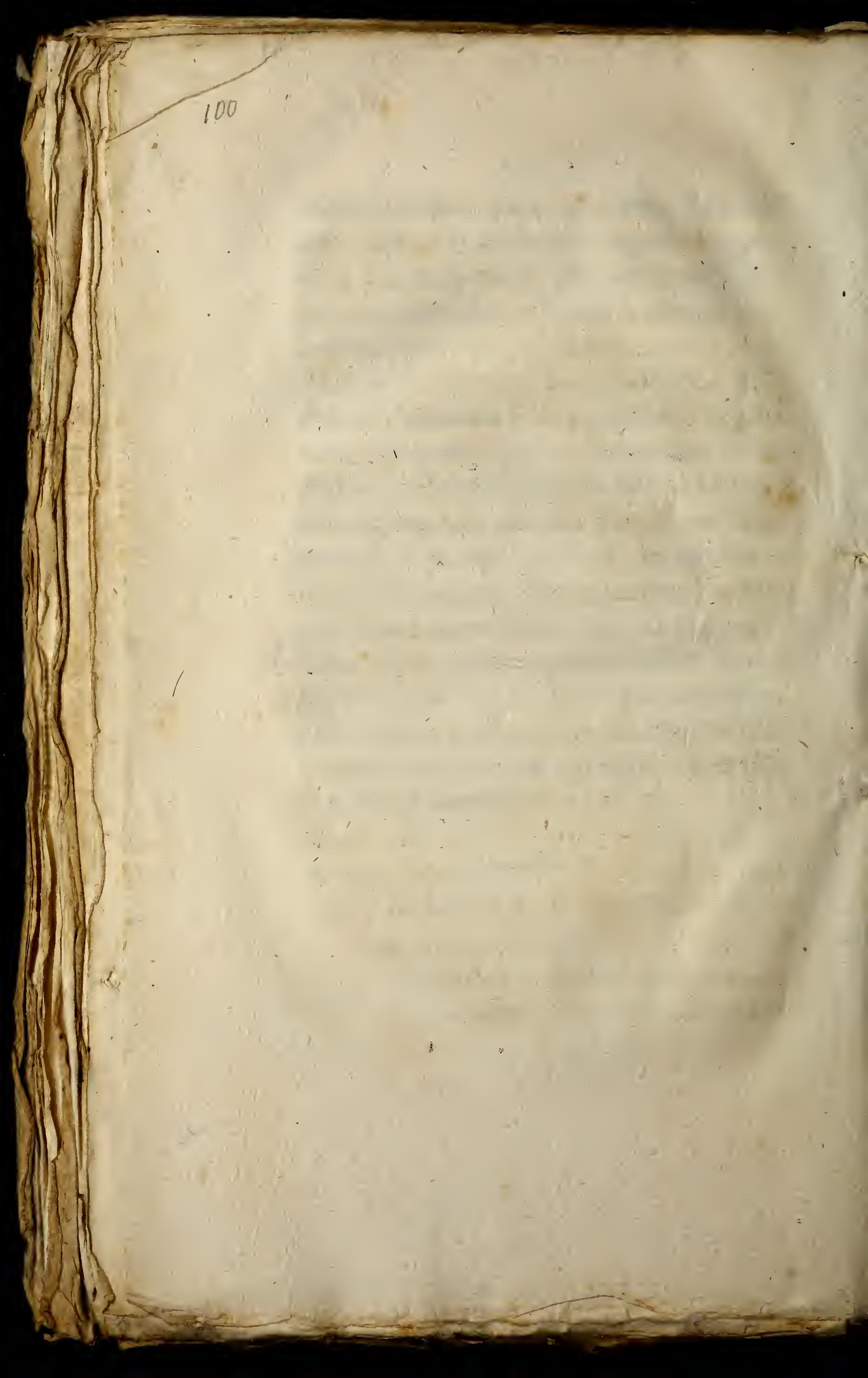
Au nom de la Nation, ils vous ſoulevent contre le plus humain des Monarques & le plus ſage des Miniſtres.

Au nom de la Nation, ils vous ſoulevent contre les Repréſentans de la Commune, que vous avez choiſis vous-mêmes pour les fonctions les plus importantes à votre ſûreté.

Au nom de la Nation, ils vous ſoulevent contre les meilleurs Citoyens, pour vous

asservir à leurs opinions, pour devenir eux-mêmes vos Despotes, pour former enfin l'Aristocratie la plus dangereuse & la plus exécrable, celle des Scribes & des Jannissaires.

O vous, qui représentez la Nation véritable, Membres fideles du Corps Législatif, permettez que je vous adresse avec respect ma derniere parole! Vous avez été les spectateurs consternés d'une scene sans exemple, & qui pouvoit devenir une tragédie sans égale. Reconnoissez, par cet événement, combien la Loi, le Sceptre, votre sûreté & la nôtre ont besoin d'une autorité puissante. Cette autorité sans frein s'est détruite par ses excès. La Liberté sans borne se détruiroit de même par des excès non moins funestes!


100